

Québec français

Promenades dans les livres d'Alain Beaulieu

Gilles Perron

Québec vue par...

Numéro 151, automne 2008

URI : id.erudit.org/iderudit/44090ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN 0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Perron, G. (2008). Promenades dans les livres d'Alain Beaulieu. *Québec français*, (151), 37–38.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Québec s'illumine doucement. Le froid perce mes vêtements. Je saute sur place un moment, lorgne du côté de l'île d'Orléans à la recherche des premiers rayons. Une brume épaisse flotte sur la baie de Beauport, un filet de fumée qui s'empourpre légèrement. Le soleil pointe enfin, dessinant des rais de lumière sur le flanc des montagnes.

Alain Beaulieu (1962-), *Fou-Bar*, 1997.

PROMENADES DANS LES LIVRES D'ALAIN BEAULIEU

PAR GILLES PERRON*

Alain Beaulieu est un écrivain qu'on associe spontanément à Québec, comme on le fait de Jacques Poulin. Plus qu'un décor, la ville est intégrée à l'architecture de l'œuvre d'Alain Beaulieu dans chacun des romans de ce qu'il a appelé sa trilogie filiale : *Fou-Bar* (1997), *Le dernier lit* (1998) et *Le fils perdu* (1999). Dans chacun de ces romans, les lieux sont, décrits ou évoqués, un regard obligé du récit. Ce ne sont pas les hauts lieux que reconnaissent les touristes qui intéressent Beaulieu, qui souhaite faire de la capitale un espace plus vaste que la carte postale, une ville qui ne soit ni trop pure ni trop belle, et dont les murs et les rues sont capables de murmurer aux passants leur teneur dramatique.

Fou-Bar

Chacun des romans débute par une sorte de *travelling* sur la ville. Dans *Fou-Bar*, c'est à partir de l'espace Saint-Roch – parc érigé au milieu des années 1990 alors que des promoteurs auraient plutôt souhaité y construire d'autres tours à bureau – que le narrateur, Harold Lubie, profite de son attente pour verser dans la critique urbaine, décrivant la ville pour mieux se désoler de ses travers. Dès le premier paragraphe, on constate que son regard est dirigé vers la haute-ville vue d'en bas, en particulier vers la rue Lavigne, sorte d'espace intermédiaire au plus bas du quartier Saint-Jean-Baptiste, mais tout de même situé au-dessus de



la falaise. Son regard ne revient vers le quartier Saint-Roch que pour prendre ses distances avec le parc nouvellement aménagé, « [i]ninauguré en grande pompe par la coterie des huiles de la ville » (p.13). Pour Lubie, « l'échec est consommé. Les plans de relance des urbanistes s'effondrent les uns à la suite des autres avant même que l'encre de leurs rapports ait fini de sécher » (p. 14). Il n'aime pas les nantis, mais ce ne sont pas les riches, trop inaccessibles, qui sont sa cible : il déteste cordialement tous ceux qu'il désigne par le terme générique « bourgeois », ceux qui vivent dans les banlieues de Québec, à Cap-Rouge ou L'Ancienne-Lorette, ou encore les quartiers nord de Limoilou. Disons que Lubie, gagnant sa vie à piller les maisons de ces banlieusards qu'il méprise, se donne ainsi bonne conscience en se plaçant au-dessus de ses victimes, assuré qu'il est de l'inutilité de leur vie, de leur démission sociale, bref, des gens tout juste bons à se faire détrousser par un voleur qui, comme le personnage de Georges Darien, la mauvaise foi en plus, se construit une morale pour justifier son mode de vie. Il y a donc le centre-ville (Saint-Jean-Baptiste, le Vieux-Québec, Saint-Roch, peut-être Saint-Sauveur), qui est constitué de lieux fréquentables, et tout le reste devient la banlieue, le symbole d'un Québec qui refuse d'être.

Le dernier lit

Dans *Le dernier lit*, le narrateur du premier chapitre, Charles, en quelques paragraphes, après avoir évoqué la rue Saint-Jean et la rue Cartier, parcourt la Grande Allée, descend le parc du Pigeonnier, longe le complexe G, traverse le quartier Saint-Jean-Baptiste, revient vers la côte Salaberry. Par ce parcours, le personnage, qui est peintre, situe son territoire dans un quadrilatère habité par des intellectuels et des artistes, quadrilatère prolongé depuis peu par la rue Arago, au pied de la falaise. Comme dans *Fou-Bar*, le personnage regarde Québec en contre-plongée. Mais un des éléments essentiels du récit nous ramène en plongée, plutôt deux fois qu'une. Alors qu'ils vivaient leurs dix-huit ans dans l'euphorie qui a précédé le référendum de 1980, le trio amoureux constitué de Charles, Victor et Véronique entreprend de remplacer l'unifolié flottant au-dessus du vieux bureau de poste de la rue Buade (dans le Vieux-Québec) par le fleurdelysé. De cette hauteur, l'avenir leur semble ouvert, le monde des possibles s'ouvre à eux : « [d]e là-haut, le regard épousait le pays tout entier. À l'est, le grand fleuve s'ouvrait tranquillement vers le golfe ; au nord, le chapelet laurentien découpait l'horizon ; à l'ouest, la ville, tel un phare perché sur le plateau, guidait les vaisseaux d'or vers la grande métropole ; et au sud s'ébattait le reste de cette Amérique dont nous participions avec la vive intention d'y perpétuer nos rêves » (p. 34). Du haut de l'édifice, Québec est une vraie capitale, au cœur de la beauté, où que l'on porte son regard. L'allusion à Nelligan est alors une mise en abyme qui ne tarde pas à révéler son sens, alors que la chute de Véronique fait éclater le rêve, comme le poète, avec son vaisseau naufragé, puisqu'elle « a sombré dans l'abîme du rêve ». Sa mort continue de hanter les deux hommes, vingt ans plus tard, mais également le père de celle-ci. Ce dernier kidnappe Victor, et lui fait une sorte de procès expiatoire grotesque. Cet enlèvement permet alors à l'auteur de promener Charles, à la recherche de son ami, dans les lieux plutôt mal famés de Québec, dans le Saint-Roch d'il n'y a pas si longtemps, dans le royaume minable du petit truand Rémi Belleau, alias Balo, déjà associé aux ennuis de Lubie dans *Fou-Bar*. De là, on ira vers un motel du boulevard Sainte-Anne, puis ce sera le retour rue St-Joseph, ensuite direction nord, par l'autoroute laurentienne, jusqu'à une carrière de sable depuis longtemps désaffectée. Québec est alors une ville sombre, blafarde, le lieu de toutes les tristesses depuis que la mort a interrompu le rêve porté par la jeunesse, depuis que les Québécois ont dit non une première fois à l'image fabuleuse vue d'en haut. Est-ce pour cela que Charles, arpentant la haute-ville, n'en demeure pas moins acculé au pied du cap, trop collé à la falaise pour avoir la moindre perspective ?

Le fils perdu

Dans les premières pages de *Fils perdu*, c'est encore par une promenade que le narrateur nous convie à partager sa vision de Québec. Son parcours prend sa source rue St-Joseph, « autrefois fripée comme une vieille racoleuse, placardée de partout, une artère qui transpirait la misère avec ses filles de rue et ses bars mal tenus. On l'a retapée un peu, on y a construit quelques condos puis on a rénové le cinéma Midi-Minuit [qui projetait des pornos] devenu les Folie's de Paris où on présente des spectacles dignes d'un festival de la paillette » (p. 16). Voilà une ouverture qui rappelle les propos de Harold Lubie sur le Saint-Roch en reconstruction, avant qu'il ne tourne les yeux vers la rue Lavigueur.

C'est sur cette même rue que s'arrête Simon, écrivain en quête d'inspiration, après avoir remonté la côte d'Abraham jusqu'au carré d'Youville, bifurqué vers le Faubourg Saint-Jean-Baptiste, remontant une rue Saint-Jean qu'il trouve plutôt « blafarde et désabusée, dépourvue de cette folie douce qui, il n'y a pas si longtemps, la définissait encore » (p. 17), c'est-à-dire telle qu'elle était encore dans *Fou-Bar* (un bistrot bien réel qui existe toujours rue Saint-Jean, d'ailleurs). Puis il descend vers « la rue Lavigueur pour admirer la basse-ville qui, comme une amante, s'offre sans pudeur. Son regard porte loin, jusqu'aux limites de Loretteville à l'ouest, par-dessus les Laurentides au nord et sur les rives de la baie de Beauport à l'est » (p. 17). À cet endroit seulement, « Simon, sans qu'il sache trop pourquoi, se sent parfaitement libre » (p.18). Alors que Harold lève les yeux vers la rue Lavigueur, Simon s'y trouve en un autre temps qui regarde au loin, au-dessus du quartier Saint-Roch dont la transformation semble laisser l'un et l'autre pour le moins sceptiques. Puis viendront des allers et retours entre Québec et Montréal, entre réalité et fiction, autour du thème de la paternité apprise sur le tard. Le prolongement du territoire vers Montréal est peut-être alors l'ouverture vers la métropole, celle où allaient les vaisseaux d'or du précédent roman, lieu nécessaire à une filiation assumée puisque c'est elle, disait Félix Leclerc, qui « guette le signal » de l'indépendance rêvée. Le fils perdu revient donc sur les lieux évoqués dans *Fou-Bar*, boucle la boucle de l'espace comme le récit, celle de la trilogie, faisant se rencontrer les personnages des trois romans dans un lieu neutre et pourtant symbolique, dans un Mexique aux propriétés rédemptrices.



Et après

Québec, sous la plume d'Alain Beaulieu, est une ville tranquille, certes, entourée de banlieues dormantes, mais qui prend vie malgré tout dans chacun de ses quartiers, en particulier en son centre. La ville se dessine peu à peu, d'un livre à l'autre de la trilogie, mais aussi dans ceux qui l'ont suivi, en particulier *Le joueur de quilles* (2004), où le romancier Samy Martel, apparu dans *Le fils perdu*, reçoit une offre qu'il ne peut refuser : écrire la vie de Rémi Belleau. Pour ce faire, le narrateur annonce dès le premier chapitre qu'il met de côté un roman ambitieux réunissant des écrivains morts et vivants le temps d'un repas : ce sera le roman suivant, celui de Martel comme celui de Beaulieu : *La Cadillac blanche de Bernard Pivot*. □

* Coordonnateur à la Direction des ressources humaines, Cégep Limoilou